

élevé au rang de seigneur et de capitaine général de la république pisane, s'occupait à maintenir et à étendre sa puissance et à fixer dans sa maison cette autorité flottante, qui, à l'époque où se passe ce récit, dans les cités italiennes, passait de main en main, de faction en faction. Il avait des amis nombreux encore, mais parmi ses amis les plus intimes, ses adhérents les plus dévoués, il distinguait surtout Jacopo Appiano, qui l'avait suivi dans ses lointains voyages, qui était son commensal, son confident, et qu'il chérissait en frère. Pendant qu'il était tout occupé des choses de la terre, dans sa maison croissait un fleur pour les jardins du ciel. Thora, la fiancée de Simon, était un de ces êtres favorisés qui conservent jusqu'à un tombeau la pureté du batême : élevée au sein d'une famille orgueilleuse n'entendant parler que de guerre et de projets d'ambition, elle était restée humble, simple et douce : elle chérissait Dieu d'un grand amour, et après Dieu, elle n'aimait que ses parents et les pauvres, ces amis privilégiés de Jésus-Christ. On la voyait, toute jeune encore, prier de longues heures devant les tabernacles, et soupire à la vue de cette petite porte d'or qui ne s'était pas encore ouverte pour elle ; sa plus grande récompense, son plus aimable délassement, celui qu'elle obtenait de son père par ses grâces enfantines, c'était d'aller visiter les pauvres et les malades et de leur porter des aumônes moins précieuses que le sourire et la tendresse dont elle les accompagnait. Les fêtes du palais de Gambacorti l'accablaient de fatigue et de tristesse ; mais la joie des anges rayonnait sur son visage lorsqu'elle s'approchait des misérables : elle faisait plus que le secourir, elle les aimait, et ne se savait quelle science du cœur lui inspirait des paroles toujours consolantes, qui élevaient l'âme au-dessus de la terre, et lui faisaient porter sans murmure le joug de la croix : tous s'étonnaient devant cette sagesse précoce, et les compagnes de Thora racontaient avec une admiration mêlée d'effroi, que, semblable à la sainte de l'Allemagne, à Elisabeth de Hongrie, elle recherchait particulièrement les lépreux, et qu'on l'avait vue, à genoux, laver et baiser leurs plaies.

— *Que sera cette enfant ?* disaient parfois ceux qu'étonnaient ces vertus précoces ; et Simon de Massa s'applaudissait de ces éloges, car il aimait Thora, et il attendait avec impatience l'époque fixée pour leur union.

Les années fuyaient ; Thora avait près de quinze ans, et le jour anniversaire de sa naissance devait être celui de son mariage. Elle s'y disposait, en implorant de Dieu les grâces qui font les épouses chastes et les mères bénies, lorsque son jeune fiancé mourut, frappé par un mal subit. Cette mort accabla de douleur sa famille et celle à laquelle il allait s'allier ; Thora aussi le pleura, car elle le chérissait comme un frère, et dans sa douleur tranquille mais profonde, elle comprit que ses liens terrestres étaient rompus. Le Seigneur l'appela à lui, et, consacrée à lui seul, elle ne devait plus servir aux ambitieux projets de sa famille. Veuve et vierge à la fois, elle renonça sans regret au monde, et elle voulut, par une marque extérieure, instruire ses parents de ses projets et de ses secrètes pensées. Elle coupa ses longs cheveux, quitta ses vêtements de soie et de fine laine, qui depuis longtemps cachaient un cilice, et parut ainsi vêtue, au milieu de sa famille, qui discutait déjà sur la nouvelle alliance qu'on voulait lui proposer. — Tu pleures ton époux ? ma fille, lui dit Pietro Gambacorti, je l'ai pleuré avec toi, mais un autre, aussi riche et aussi aimable, te recherche en mariage, et avant peu de mois, il te mènera à l'autel.

Elle secoua la tête, et répondit : — Un autre, en effet m'appelle à lui, mais ce n'est pas un époux mortel : un autre recherche ton alliance, ne la rejette pas, mon père, car cet époux, c'est Jésus-Christ même. — Tu veux te faire religieuse ? — Oui, mon seigneur et père, et je viens solliciter votre bénédiction. Vous êtes ce que je chéris le plus en ce monde, puisque ma mère n'est plus, et pourtant il faut que je vous quitte, car j'ai entendu la voix qui dit à ceux qui pleurent : *Le Maître est là, et il vous appelle !*

A ces mots prononcés avec une résolution calme, Pietro Gambacorti pleura, et ses fils se récrièrent, car la main de leur sœur était destinée à leur procurer de nouveaux amis et de plus fortes alliances, mais devant les larmes, les prières et même les menaces, elle resta inébranlable, quoique sa tendresse pour les siens lui fit aussi répandre des pleurs. Longtemps elle lutta, longtemps elle pria, plaidant une cause divine contre des raisonnements humains, domptant son propre cœur, qui, lui aussi, parlait en faveur de ses parents et lui répétait combien sont doux et puissants les nœuds des pures affections. Des jours, des semaines, des mois s'écoulèrent avant qu'elle obtint de son père la grâce tant désirée, mais le Dieu qu'elle servait fléchit enfin les cœurs, et elle put se consacrer à Dieu, à Pise même, dans un monastère de l'Ordre de Saint-Dominique.

III

C'était là que Dieu la voulait ; c'était là que, pour la première fois, elle goûta ce repos inexprimable, cette sérénité délicieuse des âmes qui se sentent placées dans leur vocation, et qui comprennent qu'elles obéissent pleinement et sans réserve, aux desseins que la Providence a formés sur elles. Cette certitude est la première base du bonheur terrestre, ou peut-être même n'y a-t-il pas d'autre félicité à espérer ni à attendre ici-bas. Thora, ou plutôt Claire, car la fille des Gambacorti prit, en entrant en religion, le nom de l'humble vierge d'Assise, Claire, en embrassant la vie monastique, ressemblait à ces exilés qui, après une longue absence, reviennent dans leur pays : les aspects, les paysages, les coutumes leur en sont familiers ; leur bouche, qui balbutiait les langues étrangères, ressaisit avec joie l'idiome natal ; leurs pas reconnaissent les sentiers de leurs villes, ils s'assoient à des foyers amis, ils saluent des visages connus, et leur âme si longtemps fermée, se rouvre et se réchauffe aux affections d'enfance. Ainsi de Claire. Exilée dans le monde, étrangère à ses idées, à son langage, elle

se retrouvait dans sa véritable patrie au sein de ces murs bénis où régnait Jésus-Christ. Tout ce qu'elle voyait, tout ce qu'elle entendait était l'écho de ses propres sentiments, de ses propres pensées ; là, on aimait Dieu comme elle voulait l'aimer ; là, on méprisait les délices du monde qu'elle avait connues et méprisées ; là, on aspirait au ciel, l'unique objet de ses desirs, et la prière, les bonnes œuvres, les austérités de la pénitence, degrés mystérieux qui conduisent à la céleste Sion, n'avaient rien qui effrayât sa jeune et constante ferveur. Elle disait avec le Roi-Propète : *Que vos tabernacles sont aimables ! ô Seigneur ! Dieu des armées ! mon cœur et ma chair sont ravis de joie en pensant au Dieu vivant... Le passereau se fait une demeure, la tourterelle un nid pour y déposer ses petits... Vos autels, mon Dieu, vos autels, c'est l'asile que je désire !* Et jamais elle ne se lassait de cette demeure qu'elle avait choisie à l'abri des orages du monde. Son âme, inondée du brume de la charité, se répandait comme une coupe trop pleine, et versait autour d'elle des trésors de compatissance et de tendresse ; quoiqu'elle fût en paix, elle n'oubliait pas ceux qui souffraient, et qui, toujours, avaient une si grande part dans ses affections ; elle secourait encore les pauvres par les aumônes qu'elle obtenait pour eux ; les affligés venaient trouver celle qui avait reçu du ciel le don des paroles heureuses et consolantes, et sa compassion vigilante, qui n'oubliait aucune des misères humaines, s'étendit même sur les enfants trouvés, alors si négligés ; elle s'en occupa activement, leur suscita des bienfaiteurs, et parvint à ouvrir à ces pauvres êtres, dédaignés et délaissés, un asile qui existe encore. Semblable aux bons anges, Claire ne perdait jamais de vue la face du Seigneur, tout en exerçant envers ses frères les œuvres de miséricorde : la prière était sa force et son inspiration, et elle se préparait, au pied des tabernacles, à répondre au Seigneur, qui interroge les âmes par l'épreuve et par la croix.

Pendant qu'elle vivait paisible et cachée, sa patrie était livrée à d'ardentes dissensions ; si, comme nous l'avons dit plus haut, dans les républiques d'Italie, le pouvoir passait de main en main, avec lui passait aussi la torche des discordes civiles, la guerre et l'inimitié étaient partout : Pise et Gènes s'étaient longtemps disputé le domaine des mers ; après la funeste bataille de la Meloria, les Pisans vaincus avaient dû renfermer leur ambition dans les murs de leur ville ; mais là, les factions rivales se disputaient l'autorité. D'autres ennemis fixaient les yeux sur cette petite république au territoire fertile, sur cette ville si riche en monuments somptueux : Galéas Visconti, duc de Milan, cherchait à l'envelopper dans le réseau de ses conquêtes, et si ses soldats ne pénétraient pas encore dans l'enceinte de Pise, son or y avait trouvé des mains ouvertes pour le recevoir. Pietro Gambacorti se croyait assuré du pouvoir qu'il possédait depuis vingt-quatre ans, et, dans son aveugle confiance, il ne voyait pas s'élever à côté de lui l'ennemi de sa race et de son pays. Appiano, son ami, son fils d'adoption, le confident de ses pensées les plus intimes, entretenait depuis plusieurs années des relations avec Galéas Visconti ; investi des premières fonctions de la république Pisane, plein de talents, d'adresse et d'insinuation, il ne lui avait pas été difficile de s'assurer un grand nombre de créatures, et de saper en secret le crédit et la puissance des Gambacorti. En vain, un ami dévoué avait voulu prévenir ce dernier ; il avait répondu en secouant la tête : — Appiano ne trahira pas son vieil ami !... J'ai vécu soixante-dix ans sans méfiance, ne venez pas altérer ma foi dans l'amitié.

Cette noble et sainte confiance fut trahie. Des rumeurs sourdes s'élevaient répandues par la ville et étaient parvenues jusqu'au monastère des Filles de Saint-Dominique : on savait que la puissance et peut-être la vie de Gambacorti étaient menacées. Claire porta sa douleur et son effroi au pied de l'autel, son refuge et son asile ; elle se prosterna tremblante, le visage inondé de pleurs, et, avec la simplicité d'un enfant, elle confia sa peine à son Dieu. Son père était la plus vive affection qu'elle eût gardée ici-bas, et elle demandait avec une angoisse profonde son salut et sa vie. — O mon Dieu ! disait-elle, dissipez les complots des hommes méchants ! envoyez votre ange à la défense de mon père ! vous pouvez tout, Seigneur, vous pouvez le sauver... oh ! évitez ce grand crime à ses ennemis... Mon Epoux et mon Seigneur, je ne sais pas prier, je suis sans parole devant vous, mais vous lisez au fond de mon âme, vous voyez mon angoisse... oh ! prenez pitié de votre pauvre servante...

Des cris tumultueux qui s'élevaient de la rue et qui arrivèrent jusqu'au fond du sanctuaire, l'interrompirent soudain. Elle écouta, pleine de terreur. La voix courroucée des grandes mers, les rumeurs stridentes de l'orage dans les nues sont moins terribles que l'accent des fureurs populaires. Claire tremblait ; elle ne pouvait plus prier des lèvres, mais ses larmes, prière éloquentes, disaient les profondes souffrances de son âme. Elle ouvrit machinalement le livre placé devant elle, y jeta les yeux et elle lut ces paroles : — *Mon ennemi me poursuit, il se saisit de moi, il me renverse par terre et me foule aux pieds ; il réduit ma gloire en poussière !* — Hélas ! dit-elle en continuant le verset du psaume : *Vous, Seigneur, levez-vous dans votre colère, signalez votre puissance contre mes ennemis...*

Une explosion de cris furieux l'interrompit ; elle regarda le tabernacle avec angoisse, en implorant de ses regards le Dieu caché, et puis, une seconde fois, elle ouvrit le saint livre. Il s'ouvrit à ces mots où David se plaint au Très-Haut : — *Mes ennemis ressemblent à des lions prêt à dévorer leur proie : ils sont comme des lionceaux qui se tiennent en embuscade dans les lieux cachés...*

Quoique son esprit élevé n'eût crû point à de superstitieux présages, cependant, en lisant ces mots du Prophète, qui s'appliquaient si bien à son père environné d'ennemis, elle frémit en son âme... Les clameurs s'élevaient toujours, plus

menaçantes et plus implacables : elle distingua à travers ces vociférations des appels sinistres : *Mort à Gambacorti ! Vive, vive Appiano !* — Oh ! traître ! s'écria-t-elle.

Mais, au même instant, le repentir de cette parole violente entra dans son cœur ; elle se prosterna sur le pavé du sanctuaire, en sanglotant amèrement et en levant de ses pleurs les dalles de marbre. Elle aurait voulu ne pas entendre ; mais les cris, le son des cloches qui appelaient aux armes, retentissaient sans cesse à son oreille et troublaient la silencieuse majesté de la maison de Dieu. — O mon père, où es-tu ? se dit-elle enfin. Quelle mort affreuse menace ta tête blanche ! O mon Dieu ! mon Dieu ! sauvez-le, ou... s'il doit tomber sous les coups de votre miséricordieuse justice, recevez la victime dans le ciel et pardonnez à ses bourreaux !

Elle se releva, résolu d'aller rejoindre ses sœurs, qu'elle savait alarmées pour elle, car elle en était tendrement chérie. La communauté se trouvait rassemblée dans une salle qui précédait la porte de clôture, et toutes les religieuses étaient en prières, les unes prosternées, les autres, les bras élevés en croix, comme Moïse sur la montagne, et redoublant la ferveur de leur oraison à mesure que le tumulte du dehors les remplissait d'effroi. Lorsque Claire parut au milieu d'elles, ces rumeurs redoublèrent, et les cris de : *Mort ! mort ! tuez-le, frappez ! pas de grâce !* portèrent l'épouvante au cœur de ces filles timides. Au même instant, des coups répétés ébranlèrent la porte : Claire y courut, et à travers la grille qui ouvrait sur la rue, elle vit les groupes d'une population ivre de fureur, de vin et de sang, et poursuivant, comme une meute ardente, un homme déjà blessé, et qui était parvenu à se cramponner aux barreaux de la porte du monastère. Elle reconnut cet homme : — c'était son frère Lorenzo.

— *Asile ! s'écria-t-il d'une voix défaillante, et reconnaissant Claire, il lui dit : — Ma sœur, notre père est assassiné par les sicaires d'Appiano ; un de nos frères a péri avec lui ; moi, ce peuple ingrat me poursuit et veut ma mort ; asile ! ma sœur, asile !*

Or, ce monastère n'avait pas le droit d'asile et la clôture en était sévèrement interdite aux hommes. La sœur portière cependant agita ses clefs, et dit : — *Faut-il ouvrir, ma mère ?* — Non, répondit Claire, cette porte doit rester close !... Lorenzo je ne puis l'ouvrir un asile !...

Lorenzo ne répondit que par un regard résigné, et il laissa tomber le marteau de la porte qu'il avait étreint. Il s'éloigna, mais la horde furieuse le rejoignit et le frappa de dix coups mortels... Au moment où il expirait, Claire était tombée comme morte entre les bras de ses sœurs épouvantées.

IV

Pietro Gambacorti et deux de ses fils avaient succombé sous les coups perfides d'Appiano, et Claire, atteinte au cœur, marchait à pas précipités vers le tombeau. La main du tyran l'avait frappée en frappant sa famille. Son corps était accablé sous les coups de la maladie, mais sa raison et sa mémoire demeuraient inaltérables, et ses sœurs s'apercevaient qu'elle ne perdait pas le souvenir des malheurs de sa maison : en quelque moment qu'on entrât chez elle on la trouvait toujours en pleurs et tournant vers le crucifix un regard douloureux et résigné. La mort avait déjà empreint ses joues d'une livide pâleur ; mais le nom d'Appiano, lorsqu'on le prononçait devant elle, colorait son front, et une indignation muette se lisait alors dans ses yeux. Cependant elle ne parlait jamais de cet homme. On pleurerait sa mort prochaine car elle ne prenait pas de nourriture, et la vie semblait prête à se tarir dans ce corps épuisé ; elle-même se croyait prête à paraître devant le souverain Juge, et elle demanda le confesseur du monastère. Il vint ; elle se confessa longuement et avec beaucoup de larmes, et les sœurs qui la servaient, en revenant auprès d'elle, s'étonnèrent que la dernière confession d'une vie innocente et pénitente eût été accompagnée d'une douleur si amère. Elles le lui dirent, Claire sourit faiblement et les pria de préparer dans sa chambre l'autel où la sainte hostie, que le prêtre allait lui apporter, devait reposer. Puis les mains jointes, elle attendit.

Le son d'une clochette annonça l'approche d'un viatique des mourants. Toutes les religieuses, un flambeau à la main, précédaient et suivaient le divin Epoux de leur âme ; quand Claire l'aperçut, ses yeux mourants se ranimèrent ; elle se souleva sur son séant, et, après un moment de silence recueilli, elle dit à haute voix : — Mes sœurs, en présence de mon Dieu que je vais recevoir pour la dernière fois sans doute, je déclare que je pardonne à Jacopo Appiano et aux siens le mal qu'il a fait à ma famille... Je lui pardonne de tout mon cœur, j'abjure tout ressentiment, et je prie le Seigneur d'être miséricordieux et secourable... souvenez-vous de mes dernières paroles : Je n'ai plus d'ennemis sur la terre.....

En achevant ces mots, elle leva vers le ciboire un regard calme et tendre, et lorsqu'elle eut reçu le pain de vie, tous remarquèrent que son front semblait moins pâle, et que les signes d'une mort prochaine paraissaient s'effacer de son visage. Elle demeura longtemps plongée dans un profond recueillement, un sourire paisible éclairait son visage ; elle se reposait dans sa victoire, et son âme calmée par l'oubli des injures et la douce influence de la miséricorde, jouissait sans obstacle de la présence du Dieu consolateur.

La voyant un peu ranimée, la sous-prieure du monastère vint vers elle, et lui dit affectueusement : — Vous semblez mieux, ma sœur, le ciel en soit mille fois béni ! *Vous ne mourrez pas, mais vous vibrez et vous raconterez les œuvres du Seigneur.....* Il nous faut seconder les desseins de Dieu : ne voudriez-vous pas essayer de prendre quelque nourriture ?

Claire sourit avec douceur et répondit : — Je prendrais volontiers quelque chose pour me fortifier ; mais j'aurais, à cet égard, une prière à vous faire. — Parlez, ma chère fille, vous s'avez obéie. — Eh bien ! je désirerais qu'on allât de ma part,

chez Jacopo Appiano, et qu'on le priât de m'envoyer un plat de sa table, ainsi que le faisait mon père... il me semble que ce mets me guérirait.

Le visage de la sous-prieure exprima un profond étonnement : — *Ma fille, s'écria-t-elle, y songez-vous ? Appiano, le meurtrier... — N'y renouvez pas ces souvenirs, ma sœur, ils n'ont été que trop vivants dans mon âme... J'ai aimé ceux qui ne sont plus autant que jamais fille et sœur ait aimé, jugez de ce que j'ai ressenti pour leur assassin ! mais la grâce victorieuse de Jésus a subjugué mon cœur, je veux comme notre bon Maître, aimer et pardonner... Hélas ! pourquoi haïr ? nous sommes pour si peu de temps sur la terre. — Oui, ma fille, le Seigneur se réserve la vengeance. Appiano n'y échappera pas... — Ah ! prions plutôt pour qu'il se repente et que nous soyons tous réunis au ciel.*

A ce cri échappé du cœur de la sainte, la prieure ne résista plus : elle y reconnut l'inspiration divine. Un serviteur fut aussitôt envoyé, et arriva chez Appiano à l'heure du repas : il fit part de son message. Le nouveau seigneur de Pise resta confondu à ces paroles si inattendues ; il pâlit et se tut. Sa femme fondit en larmes et s'écria : — *Il faut lui obéir... ô sainte et malheureuse fille !*

Elle remplit aussitôt une corbeille de poisson, de fruit et de pain, et la donna au serviteur en disant d'une voix humble et tremblante : — *Portez ceci à la sainte dame qui vous envoie, et dites-lui que, pauvres pécheurs, nous nous recommandons à ses prières. Et lorsqu'il fut parti, elle dit avec douleur à son mari, silencieux et consterné :*

— *Oh ! Jacopo ! qu'avez-vous fait ! La fille de notre bienfaiteur ! — Taisez-vous, lui répondit-il, le ciel les venge déjà !*

On apporta à Claire ce qu'elle avait demandé : elle prit un peu de pain et le mangea, après avoir prié Dieu, et ce pain, que ses compagnes appelaient le *pain du pardon*, parut exercer sur son faible corps une vertu mystérieuse. — Elle guérit, elle se releva de ce lit où elle languissait depuis la mort de son père, et elle reprit avec une ferveur nouvelle sa vie de prières et d'œuvres saintes. Elle pria surtout pour les morts et pour Appiano, et lorsqu'on s'étonnait de ses constantes oraisons, de ses longues veilles, des fatigues et des macérations auxquelles elle soumettait ses membres, elle disait seulement à ses sœurs : — *Oh ! veillez et priez avec moi... Il en est sur la terre qui, bientôt, seront surpris par l'arrivée du Fils de l'homme. Il est terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant ! prions !*

V

La vengeance, même sur la terre, est peu tardive, et souvent la fêche revient percer celui qui l'a lancée. La faveur populaire, inconstante autant qu'irréfléchie, se détourna d'Appiano, et ce calice qu'il avait préparé à son ami, à son bienfaiteur, lui but à son tour. La sédition qu'il avait allumée contre Gambacorti, il l'entendit rugir aux portes de son palais ; les cris de mort qu'il avait dictés jadis vinrent à son oreille, et c'était son nom qu'ils menaçaient. Le pouvoir qu'il avait ébranlé sous les pas d'un autre s'abîma sous ses pieds, et les poignards qu'il avait instruits au meurtre menacèrent sa poitrine. Traité à son tour d'ennemi public et de séditieux, il perdit d'abord sa puissance, et puis la vie.

Les serviteurs du monastère apportèrent cette nouvelle à Claire : elle leva les yeux au ciel, et dit avec douleur : — *O grand Dieu ! que vos vengeances sont promptes ! je ne vous avais pas demandé sa mort mais sa conversion, et maintenant, Seigneur, j'implore de vos éternelles miséricordes le salut de son âme !*

Elle pria pendant quelques instants en silence, et pendant ce temps une religieuse s'informa du sort de la femme et des filles d'Appiano. — Elles sont errantes dans Pise, menacées par la multitude furieuse, et elles ne trouvent personne, même parmi les plus chauds partisans d'Appiano, qui veuille leur donner un asile. On craint la fureur du peuple, exposé depuis qu'on sait qu'Appiano voulait vendre Pise au duc de Milan. Elles n'ont plus rien : leur palais est pillé, leurs richesses dispersées, leurs amis morts ou en fuite... — *Qu'elles viennent ici !* s'écria Claire, les portes du monastère leur seront ouvertes, allez les chercher : la fille de Gambacorti a le droit de sauver la veuve et les enfants d'Appiano ! Allez au nom du ciel !

On obéit à cette voix qui commandait avec l'autorité de la clémence, les serviteurs dévoués coururent à la recherche des fugitives, et, au bout d'une heure, ils amenèrent au monastère la veuve et ses filles éplorées. Claire les attendait, Claire les reçut dans ses bras et leur dit avec un accent inexprimable : — *Ici, vous n'avez rien à craindre. La maison qu'elle n'avait pu ouvrir à son frère devint pour la femme et les enfants du meurtrier un asile sacré, où nul n'osa les poursuivre ; la colère du peuple s'arrêtait devant la vertu de Claire comme devant une infranchissable barrière : on n'osa plus haïr ceux à qui elle avait pardonné.*

La fidèle servante du Seigneur, qui avait su immoler au pied de la croix la haine et la vengeance, reçut, dès cette vie la récompense de ses vertus, car son amour pour Dieu augmenta de jour en jour, et elle consuma dans les bonnes œuvres une longue et sainte carrière. Son âme était en paix avec toutes les créatures ; sa vie fut calme, et sa mort remplie de délices. Elle mourut pleine de jours, entourée de ses sœurs, épiant avec joie les pas de l'Epoux qui venait la chercher, et disait : *Venez, mon Jésus, je vous attends, me voici sur la croix !*

C'était le 17 avril 1419. Si mort et sa vie vérifièrent les saintes paroles prononcées sur la montagne des Béatitudes : *Bienheureux les miséricordieux, car il leur sera fait miséricorde !*

(Extrait de : *Les Béatitudes ou la science du bonheur*, par Madame Bourdon. 1 vol. in-12.....50c.)